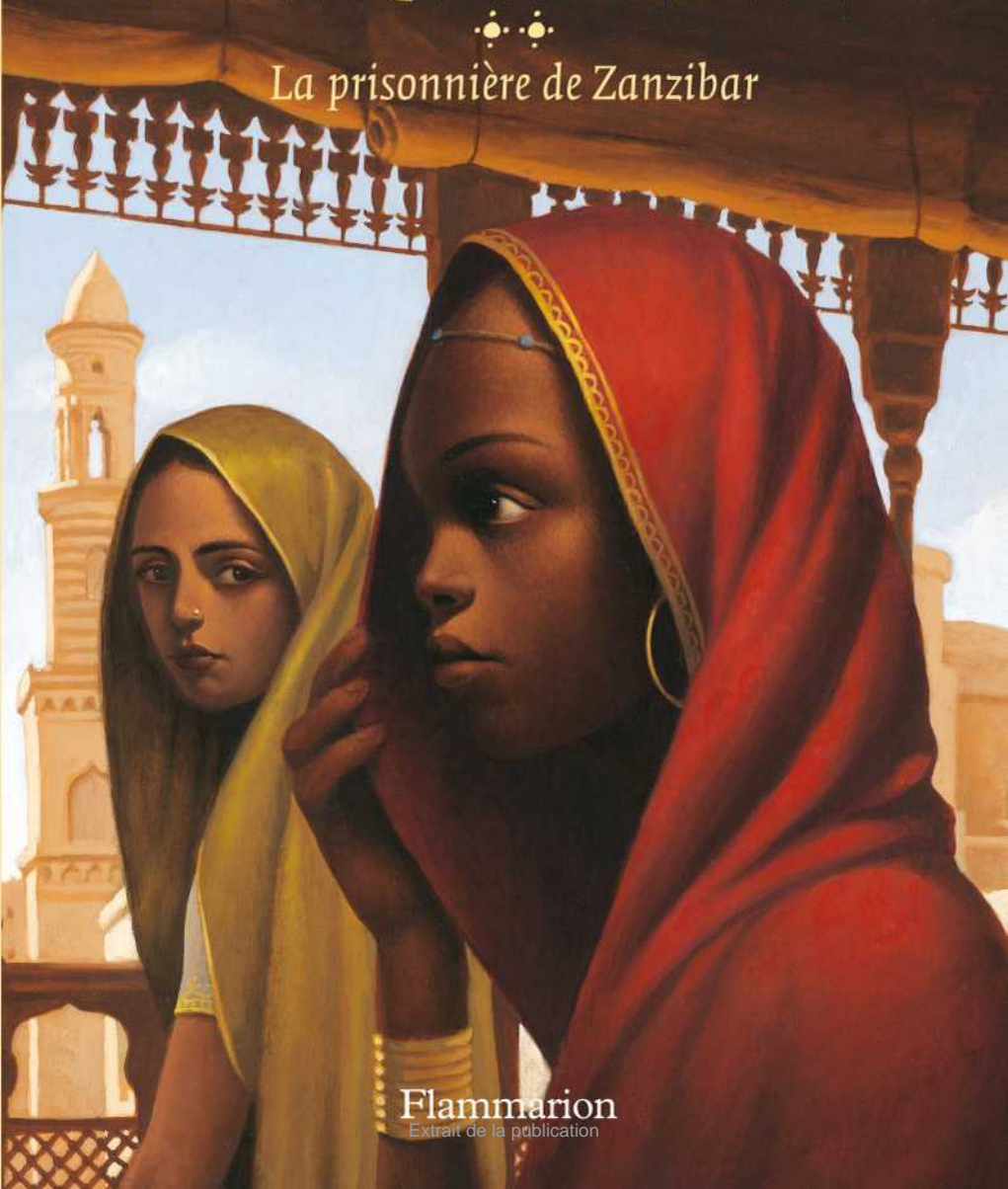


Christel Mouchard

LA PRINCESSE AFRICAINNE

La prisonnière de Zanzibar



Flammarion

Extrait de la publication

Christel Mouchard


LA PRINCESSE AFRICAINNE



La prisonnière de Zanzibar

Après un long périple, Tchinzha, la princesse shona, est enfin de retour dans son village natal. Mais c'est pour découvrir que sa mère, la reine Nehanda, a été enlevée par des trafiquants d'esclaves. Ils l'ont emmenée sur l'île de Zanzibar et vendue au sultan. Celui-ci la tient prisonnière dans son harem. Avec l'aide de ses amis, Tchinzha décide d'aller la délivrer...

Déjà paru : *Sur la route de Zimbabwe*



LA PRINCESSE
AFRICAINNE



Christel Mouchard



LA PRINCESSE
AFRICAINNE



La Prisonnière de Zanzibar

Flammarion

Extrait de la publication

© Éditions Flammarion, 2007
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris cedex 13
ISBN : 978-2-0812-0355-6

Chapitre

①

Retour à Zimbaboué

Enfin Tchinzà rentrait chez elle.

Il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas revu sa mère, sa maison... Après de longues semaines de captivité chez Shaka, le roi des Zoulous, et encore d'autres longues semaines de marche dans le désert, la montagne, la savane, Tchinzà touchait au but.

Devant elle, sur la berge de la rivière, elle voyait sa mère la reine Nehanda s'avancer sur le chemin qui venait de la forteresse. Bientôt, elle se jetterait dans ses bras.

Tchinzà avait failli mourir plusieurs fois, avalée par un crocodile, brûlée dans un incendie de brousse, tuée par les chasseurs d'esclaves... Mais là, maintenant, elle avait atteint la fin du voyage : elle était de retour dans son royaume, le royaume de

Zimbaboué, dont sa mère était la reine et dont elle était la princesse héritière.

– Maman... murmura-t-elle d'une voix étranglée par l'émotion.

Le cortège royal approchait. Toute la cour s'était déplacée pour les accueillir, elle et ses amis.

Ses amis : ils étaient à ses côtés, sur le radeau grâce auquel elle avait descendu la rivière, dernière étape de son long voyage depuis le territoire de Shaka le Zoulou. Ils avaient franchi les obstacles avec elle ; ils avaient affronté la mort avec elle.

Il y avait Moutiti, bien sûr, son petit serviteur, un gamin de huit ans qu'elle connaissait depuis sa naissance. Il y avait aussi Kounzi, le guerrier shona qu'elle avait sauvé de l'esclavage. Et le bébé guépard qu'ils avaient trouvé dans l'incendie, boule de poil aux grands yeux mordorés qui se roulait en miaulant sur le fond du radeau.

Tchinza s'était fait encore d'autres amis, au cours de son long voyage. Des amis comme aucun autre Africain n'en avait en cette année 1870. Deux hommes blancs, des « mouzoungous » : un adulte, David, et un garçon de son âge, Damian. Des amis pour la vie, elle en était sûre. Surtout Damian.

Tchinza lui lança un regard en coin.

Elle l'avait détesté, au début, ce garçon blond qui feignait d'être malade pour se faire plaindre par Ysabel, sa mère. Puis tout avait basculé : Ysabel

était morte dans les monts Matabélé. Aujourd'hui, Damian était transformé. Sa peau s'était hâlée, ses muscles avaient forci, il avait cessé de se plaindre et s'était réconcilié avec David, son beau-père... La princesse africaine et le jeune Anglais avaient alors découvert qu'ils avaient plus de ressemblances qu'ils ne croyaient. Depuis, ils étaient inséparables.

Le radeau où se tenaient Tchinzza et ses amis accosta sur la berge de la rivière ; tous, ils contemplaient le cortège de la reine Nehanda, cette grande souveraine dont la princesse leur avait tellement parlé.

– Vous avez vu ça ? s'exclama Kounzi. Toutes ces lances, toutes ces plumes ! Et de l'or !

Le grand jeune homme noir montrait la foule, autour de la reine. En effet, le spectacle était magnifique : une centaine de guerriers en cape de cuir, la tête couronnée de fourrure, brandissaient de longues lances aux pointes d'or. Venait ensuite une colonne de danseuses qui tournoyaient en chantant. Leurs corps nus brillaient d'une belle couleur cuivrée ; les chevilles étaient ornées de grelots de coquillages, qui accompagnaient leurs pas d'un son clair et joyeux. Puis, perchée sur les épaules de douze porteurs aux épaules d'hercule, une litière couverte de peaux de zèbres. Et sur la litière, une femme couronnée d'un haut

diadème de perles de couleur, un sceptre d'ébène à la main, la poitrine cachée sous de lourds colliers d'or.

– Elle a pris un coup de vieux, la reine ! s'exclama soudain Moutiti.

Damian et Kounzi sursautèrent. Tous deux regardèrent d'un air sévère le petit serviteur de Tchinza.

– Dis donc, c'est comme ça que tu parles de ta souveraine ? lança Damian.

Moutiti ne prit même pas la peine de lui répondre. Il faisait la moue, avec les sourcils froncés et le visage fermé, hostile. Surpris, le garçon blond regarda Tchinza. Pourquoi n'avait-elle pas fait de reproche à son serviteur insolent ?

La princesse elle aussi avait un visage fermé, à présent. Plus d'émotion, plus de larmes dans les yeux. Son regard fixé sur la berge était dur. David se mit à caresser sa barbe, un geste qu'il faisait chaque fois qu'il était pensif ou perplexe.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il en se tournant vers Kounzi.

– Je ne sais pas, lui répondit le guerrier shona. Je ne suis jamais venu ici, mon village était trop éloigné de Zimbaboué. Je n'ai même jamais vu ma reine.

Tous regardèrent le cortège, qui avançait lentement au milieu des chants et des danses. On distinguait les traits de la reine, à présent. Sous la

grande ombrelle de feuilles et de plumes tenue par un homme marchant à côté de la litière, on voyait des cheveux gris, deux grosses rides sur les joues...

– C'est vrai que je l'imaginai plus jeune, ta mère, risqua Damian tout en guettant une réaction de la princesse.

– Ce n'est pas ma mère !

Tchinza avait lancé sa réponse avec rage.

– Ah ça, non, confirma Moutiti, si c'est Nehanda, moi je suis le dieu Mouari !

Il y eut un instant de silence ; personne ne savait quoi dire. Voilà des semaines que Tchinza parlait de sa mère la reine Nehanda, qui attendait son retour au Zimbabwe, et voilà que...

– Elle a peut-être envoyé quelqu'un pour la représenter, suggéra David.

– Impossible ! s'écria Tchinza. Cette femme porte les parures de la reine. Et seule la reine peut se faire porter sur une litière de six hommes.

– Alors qui est-ce ? s'inquiéta Kounzi.

– Aucun doute là-dessus, répondit Tchinza de plus en plus furieuse. C'est Bola. Je la reconnais, la vieille femme.

– Qu'est-ce qu'elle fait là ? s'indigna Moutiti.

– On va le savoir ! lança Tchinza, allons-y.

Ils débarquèrent sans oser questionner davantage Tchinza, qui était raide de colère et d'inquiétude. La vieille femme couronnée et la princesse s'avancèrent

l'une vers l'autre. La première tendait à la deuxième le collier de perles bleues qu'elle avait lancé sur la berge pour se faire reconnaître. Tchinza le prit et le mit autour de son cou sans un sourire.

Un dialogue en shona s'engagea que David et Damian ne pouvaient pas comprendre. La vieille femme prenait un air tragique en développant des explications sans fin. Tchinza restait silencieuse, crispée. Quand Bola lui tendit les bras en un geste de consolation et d'accueil, la princesse la repoussa violemment. Sans un mot.

– Auriez-vous l'infinie générosité de nous expliquer ce qui se passe ? demanda finalement Damian à Moutiti, quelque peu agacé.

Moutiti tourna vers lui des yeux pleins de larmes.

– Bola est en train d'expliquer que Zimbaboué est dans un sale état. Il y a eu une attaque de chasseurs d'esclaves, il y a un mois. Quarante hommes sont morts ; vingt hommes et trente femmes ont été emmenés... Nehanda était parmi les captives.

– Quoi ? s'exclama David. La reine Nehanda a été emmenée en esclavage ?

– Je viens de vous le dire !

– Et qui est cette femme ? Pourquoi est-elle à la place de Nehanda ? insista David.

– Elle s'appelle Bola, consentit à préciser Moutiti. Quand nous sommes partis, elle était devineresse, auprès de Nehanda.

– Devineresse ? Une femme qui devine l’avenir ?
Ça existe ? intervint Damian encore plus stupéfait
que son beau-père.

Moutiti ne répondait pas. Kounzi vint à la
rescousse :

– Oui, il existe des femmes, chez les Shona,
qu’on emploie à deviner l’avenir. Elles sont très
respectées, souvent craintes, on pense qu’elles
parlent avec Mouari. Cette femme, Bola, vient de
raconter à Tchinsa que le peuple shona l’a choisie
pour remplacer Nehanda.

– J’ai du mal y croire, gronda Moutiti, dont le
petit visage était gris de colère.

Tous regardaient la princesse, qui se tenait face
à la nouvelle reine, toujours raide et silencieuse.

– Tchinsa va avoir besoin de moi, je crois bien,
commenta Kounzi.

– Tchinsa va avoir besoin de nous, corrigea
Damian.

– Je croyais que vous vouliez repartir au plus vite
vers le nord ?

– Les plans ont changé.



La nuit était tombée sur la forteresse de Zimba-
boué. Sa masse de pierres haute comme une colline

formait une ombre immense au-dessus de la ville. Une multitude de cases rondes étaient groupées à son pied. Leurs murs étaient faits de terre ocre, leurs toits coniques de longues herbes sèches. Au-delà s'étendait la brousse, où couraient des enceintes de pierre. De-ci de-là se dressaient des temples élevés à la gloire du dieu Mouari.

Malgré l'heure tardive, une animation intense régnait parmi les Shona. Ils fêtaient le retour de leur princesse.

Au centre de la ville, sur une vaste place, un grand feu avait été allumé. Autour, tournaient les danseurs au son d'immenses tam-tams. Des serveurs distribuaient des Calebasses pleines d'une boisson trouble et mousseuse.

Bola était assise sur un trône de bois, le sceptre d'ébène à la main. Sur son visage ridé, on voyait le reflet des flammes qui ondulaient au rythme de la danse. Les coups d'œil qu'elle lançait à Tchinsa étaient chargés d'inquiétude plus que de plaisir. La princesse était assise à ses côtés, le regard fixe, un pli au coin des lèvres. Les guerriers et leurs femmes dansaient avec lenteur, les pieds lourds.

– Il y a quelque chose de bizarre... murmura Kounzi.

– Qu'est-ce qui est bizarre ? demanda David.

– Cette danse, ces gens...

– Pourquoi ? J’ai déjà vu des fêtes en Afrique ; elles ressemblaient à ça.

– Elles ressemblaient, oui...

Kounzi avait insisté sur le verbe : elles ressemblaient. David se tut et observa la scène. En effet, à y mieux regarder, les danses et l’atmosphère n’étaient pas celles auxquelles il avait été habitué au cours de ses voyages d’exploration à travers l’Afrique. On n’entendait aucun cri de joie, on ne voyait aucun de ces visages hilares et excités qui rendaient les réunions si joyeuses et si bruyantes. Les danseurs avaient revêtu des pagnes cousus de perles multicolores et frotté d’huile leurs muscles magnifiques, mais ils ne mettaient guère de cœur dans leurs mouvements ; les pas étaient contraints, les tam-tams embarrassés... Tout semblait à l’unisson de l’humeur de la princesse Tchinza.

Comme les danseurs, celle-ci avait mis ses plus belles parures. La cape qu’elle avait jetée sur ses épaules était d’un cuir si fin qu’il semblait de la soie, un rang de perles de nacre était ceint sur son front, et de lourds bracelets de cuivre remontaient le long de ses bras. Le bébé guépard lové à ses pieds lui faisait comme un autre bijou, sa riche fourrure dorée enroulée autour des chevilles.

– En tout cas, commenta Moutiti, Tchinza est bien fille de sa mère. Regardez comme elle est

belle, ma princesse, hein ? lança-t-il aux deux garçons qui se tenaient de part et d'autre, Damian et Kounzi.

Ni l'un ni l'autre ne répondirent, mais il n'était pas difficile de voir qu'ils étaient d'accord. Depuis l'endroit où ils s'étaient assis, de l'autre côté du foyer, ils ne quittaient pas Tchinsa des yeux. Moutiti tourna la tête vers l'Anglais puis vers l'Africain.

« Oh ! oh ! se dit-il. J'ai l'impression que ça pourrait devenir un problème... »

Et il s'empressa de faire diversion en attrapant unealebasse dans les mains du serviteur qui passait près d'eux.

– Tiens, bois, lança-t-il à Damian en lui tendant le récipient.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda le jeune Anglais en reportant son regard sur la boisson trouble qu'il avait sous les yeux.

– Du *pombé*, une bière de fête. On la sert pour faire honneur aux invités. En la buvant, tu montres que tu es heureux de l'accueil qu'on te fait.

– Je n'aime pas la bière ! fit Damian, l'air dégoûté.

– Attention à ce que tu dis ! intervint Kounzi, qui venait de boire une bonne rasade dans une autrealebasse que son voisin lui avait passée. C'est une offense de refuser le *pombé*.

Damian observa Kounzi à la dérobée. Est-ce qu'il disait la vérité ou bien voulait-il simplement l'obliger à boire ce liquide malodorant ?

Il n'avait pas le choix ; il prit une grande inspiration et avala deux ou trois longues gorgées sans une grimace.

– Mmh, c'est bon !

Kounzi le dévisagea, interloqué. C'était à son tour de se demander si l'autre était sincère ou s'il faisait semblant pour le seul plaisir de voir la surprise se peindre sur le visage de l'Africain. Il fit un sourire ironique et lança :

– Vraiment ? Je t'en prie, je te donne la mienne, moi, je n'aime pas ça.

Damian hésita, attrapé, et préféra mettre fin à la plaisanterie. Avec Kounzi, il sentait qu'il ne pouvait pas aller aussi loin qu'avec Moutiti ou même Tchinsa. Le guerrier shona était du genre ombrageux. Loyal et brave, mais ombrageux. Il reporta son attention sur la scène qui se déroulait au-delà du feu.

– Je ne sais pas si c'est bon, remarqua-t-il au bout d'un moment, mais la princesse n'a pas l'air d'aimer ça. Elle donne à boire son *pombé* au guépard... tu parles d'une offense !

– Quoi ! s'exclamèrent en chœur Moutiti et Kounzi.

– Regardez...

En effet, Tchinsa avait posé saalebasse de *pombé* à ses pieds, à côté du bébé guépard. Elle se montrait volontairement indifférente à Bola, qui multipliait les regards inquiets comme un perroquet qui cligne de l'œil. Le danseur le plus proche de Tchinsa vit son geste et s'arrêta net. Derrière lui, un autre s'immobilisa, puis un autre. Peu à peu, conscients de l'affront qui se jouait en silence, tous les danseurs sortirent de la ronde, puis les joueurs de tam-tam...

Tchinsa faisait mine de n'avoir rien remarqué.

– Donne-moi ce *pombé*, si tu n'en veux pas, lança Bola en se levant, mais ne laisse pas un animal le boire.

– Pourquoi, que crains-tu ? répondit Tchinsa en se levant à son tour. Ce guépard est un animal sacré ; il est l'esprit de la savane. Il est digne de boire.

Les deux femmes se toisaient dans un silence de mort.

– Tu m'offenses, lâcha enfin Bola. Tu sais ce que cela signifie ? Offenser la reine des Shona ?

– Tu n'es pas la reine des Shona.

– Je le suis, maintenant.

– D'où tiens-tu ton pouvoir ? Ma mère est prisonnière, mais je l'étais moi aussi et pourtant je suis revenue.

– Demande-leur d'où je tiens mon pouvoir...

Bola fit un grand geste vers le peuple assemblé. Les épaules étaient basses, les yeux furtifs.